

Pourquoi suis-je un bon *prof* ?

Je raconte bien les histoires...

par Nicolas Piémont

A partir de son expérience d'enseignant et de formateur, Nicolas Piémont nous montre la force d'une transmission fondée sur l'art de l'échange.



Nul besoin de faire le faux modeste: je suis un bon professeur. Cela peut faire sourire à première lecture. Mais après tout, autant gagner du temps. Je suis donc un bon professeur. La vraie question, c'est: pourquoi? Pour les élèves comme pour les parents, seule la réponse compte: d'un côté les bons, de l'autre les mauvais. Et au milieu, la roulette de la constitution des classes.

Pourquoi suis-je un bon professeur ?

De par mon parcours, j'ai été amené à différentes reprises à m'interroger sur ma pratique, convaincu de et militant pour une professionnalisation du métier d'enseignant. Quelles qualités faisaient de moi un bon professeur pour

ensuite pouvoir les transmettre à de futurs enseignants? Cette réflexion s'inscrivant dans des cadres préétablis de l'institution, j'ai finalement été amené à de nombreuses occasions, comme le bon élève que j'étais, à remplir les cases vides par des contenus répondant aux attentes mêmes de mes maîtres: corps d'inspection, institut de formation, administration, corporation enseignante. Cette modification s'est faite sur une longue période, le plus souvent à mon insu, et parfois, faute avouée à demi pardonnée, en conscience.

Evidemment, plus mon discours correspondait aux attentes et plus je m'éloignais de ce qui se passait vraiment en classe. Je milite pour des élèves en mouvement, actifs et « acteurs de leur

apprentissage », et je vois pendant mes heures de cours des élèves et des étudiants immobiles et à l'écoute mi passive mi feinte de mes paroles; je crois en la nécessité de comprendre pour bien apprendre, et je fais retenir par cœur, à la virgule près, des leçons courtes et concises que j'ai généralement pris soin de préparer à l'avance; j'ai soin de préparer des supports et des activités variées, et je ritualise chaque semaine par les exercices oh combien classiques de dictées, d'interrogations de conjugaison et de vocabulaire. Mais finalement, pourquoi suis-je bon professeur? Pour tout cela, mais aussi pour aucun élément qui n'y figure. Alors que fais-je de mieux? Ou plutôt que fais-je d'autre? Je raconte bien les histoires. Cela m'a sauté aux yeux ou plutôt aux oreilles lorsqu'une élève de ma classe de latin m'a dit le deuxième jour de la rentrée: « Allez monsieur, on est fatigué; racontez-nous une histoire ». Et moi de m'entendre répondre: « On fait comme d'habitude alors! ». « Voilà, c'est ça. »

Quand, avec Delphine Lhuillier, nous avons convenu que je témoignerais d'un usage du corps en classe, c'était le prétexte pour moi à m'inscrire dans la dénonciation d'un système éducatif normatif et violent, à dénoncer une forme de domestication et d'immobilité corporelle portée comme signe extérieur d'intelligence, à promouvoir le mouvement et le contact physique à la fois direct et bienveillant. M'inscrivant à la suite du philosophe Peter Sloterdijk et de son discours sur les « Règles pour le parc humain » dans lequel il analyse la mort actée de l'humanisme (voir encadré), je ne pensais pas me voir dans la posture, bien malgré moi, d'un de ses plus efficaces exécutants. Et pourtant, les élèves sont calmes et immobiles, attentifs et de bonne volonté. Ils ont plaisir à venir en classe. Au collègue, ils me disent apprécier que je sois toujours de bonne humeur et souriant, au lycée que je sois à leur écoute quand ils énoncent leur opinion, et dans le supérieur, que, pour l'un, ce soit grâce à moi qu'il a lu son premier livre (sachant que je n'oblige aucun étudiant à lire les ouvrages que je conseille) ou qu'il « ne sache plus ce que je racontais » mais qu'il se rappelle que « ça semblait vachement intéressant. » On nage en pleine subjectivité.

Je multiplie les anecdotes

Aujourd'hui c'est dimanche. J'écris cet article au parc Montsouris, et à côté de moi, j'ai posé un ouvrage qui, à peine commencé, m'a donné la clé de ma réussite, si tant est qu'il y en ait une. Dans les locaux du Centre Tao, quittant Delphine, je discute avec Pol Charoy de thérapie transpersonnelle; il me conseille de lire « Ma voix t'accompagnera » de Milton Erickson. J'y trouve, au détour de l'une des nombreuses histoires, le même mécanisme que

L'INFLUENCE DE L'HUMANISME SUR L'HISTOIRE DE L'ENSEIGNEMENT

La Grèce est généralement présentée comme un âge d'or de l'éducation. En effet, à l'intérieur des cités états des 5^e et 4^e siècles, apparaissent des structures amenées à perdurer au-delà de la mort de leur fondateur: l'Académie de Platon ou le Lycée d'Aristote en sont les plus célèbres représentants. Néanmoins, qu'ils poursuivent des buts intellectuels ou militaires, comme c'est le cas à Sparte, ces enseignements s'adressent avant tout à une aristocratie. L'idée de systématisation et de démocratisation de l'éducation attendra l'expansion des Lumières au 18^e siècle pour émerger, et la constitution des états républicains au 19^e pour trouver une concrétisation historique.

L'expansion du système éducatif va alors accompagner, si ce n'est être la cheville ouvrière, du développement de la morale républicaine. Le mouvement de sélection et de transmission des œuvres classiques se voit investi d'assurer la formation du futur citoyen. La catastrophe des deux guerres mondiales déstabilisera de façon spectaculaire une telle tentative de normalisation, tandis que l'évolution de la société vers le capitalisme et le consumérisme achèvera d'assimiler les valeurs humanistes d'encouragement à l'amitié par le livre et la transmission des savoirs à une subculture élitiste, dépassée aujourd'hui par les nouveaux moyens de communication et par sa propre incapacité à sélectionner des élites exemplaires et bienveillantes. Le divorce entre morale et savoir semble aujourd'hui achever, laissant l'espace nécessaire au retour des obscurantismes et fondamentalismes de tous bords.

Restent le goût du partage des fictions, à la source même du banquet philosophique des Grecs, et quelques lumières au fond des bibliothèques, où les lecteurs modernes tentent d'entretenir, et peut-être de relancer, la flamme du dialogue entre les générations avec les œuvres du passé.

j'utilise en cours, et dans cet article, sans jamais avoir mis le doigt dessus: je multiplie les anecdotes, n'hésitant pas à me mettre en scène, souvent de façon fictive; je raconte des fables, des paraboles, je revisite mes classiques. La guerre de Troie devient la revanche du cocu Ménélas, Ulysse en est réduit à être l'objet sexuel de Calypso, sorte de vengeance féminine a posteriori de Circée qu'il a possédée dans tous les sens du terme. Ulysse, encore lui, que je

dépeins sous les traits d'un vétéran à la Rambo rentrant chez lui et prenant un plaisir sadique à tuer chacun des prétendants (« Faut qu'ça saigne! »), en choisissant une méthode adaptée, comble de raffinement sadique, au caractère de chacun. Télémaque ressemble à un jeune paumé sans consistance, un souffre-douleur sans caractère, qu'Athènes est obligée d'envoyer loin de chez lui pour cacher son incompétence. Cicéron est un lâche que sa première femme quitte pour épouser Salluste, une crapule d'aristocrate roublard et brillant, ayant une passion sans borne pour l'histoire. Etc.

Et ces fictions pédagogiques, de la 6^e au BTS, je m'aperçois que ce sont finalement toujours les mêmes, plus ou moins développées, analysées, étayées, utilisées pour déboucher sur une leçon

Digresser n'est pas une perte de temps.



PORTRAIT

Nicolas PIÉMONT enseigne les lettres classiques et mène parallèlement une carrière de musicien de jazz. Il est également auteur-rédacteur aux éditions Amphora, athlète et entraîneur de Force Athlétique et d'Haltérophilie, pratiquant et professeur de Pilates.

nico.piemont
@aliceadsl.fr



de grammaire, une dissertation, un point d'histoire ou une leçon de morale. Ulysse pour parler des valeurs du sport, les gammes du pianiste pour expliquer les bienfaits de la répétition et de la lenteur, Racine pour montrer que l'imitation est le plus court chemin vers l'innovation, « Perle de lait » de Danone pour introduire à la sémiotique. La digression n'est pas une perte de temps, c'est souvent la seule chose que l'on retient d'un cours, et c'est souvent son seul intérêt. Car les contenus chers aux programmes manquent cruellement de « chère » et de chair.

Transmettre des récits

Alain-Guy Bernard, maître de conférence en histoire des mathématiques et l'un de mes fondateurs sur les questions d'argumentation, a l'habitude d'utiliser le qualificatif de « sexy » pour des démonstrations véritablement séduisantes; pour ma part, certaines de mes explications, anecdotes faussement autobiographiques, ou relectures personnelles des

L'essentiel ne s'apprend pas à l'école.

doit, car il est impossible de passer 40 ans dans la solitude d'une classe). Mais aussi qu'un enseignant doit commencer par maîtriser ce qu'il est avant de transmettre ce qu'il sait. Et c'est bien le point commun entre l'enseignant et l'analyste, que de se prêter à une inversion constante des rôles. Comme l'analyste deviendra l'analysé de son patient, l'enseignant-conteur sera lui-même le sujet du récit de ses élèves. Raconter, c'est faire rentrer l'enfant, l'adolescent, le jeune adulte dans le cercle vertueux de l'amitié, de la *philia* des échanges littéraires et épistolaires, lui donner à lui aussi de quoi raconter le soir venu à sa famille. La transmission ne s'arrête pas à la classe. La phrase de Wilde est connue, lui qui remarquait que l'essentiel ne s'apprenait pas à l'école. La transmission de récit, dans la classe et en dehors, est peut-être l'enjeu à la fois sur le plan scolaire et sur les plans individuel et societal.

L'art de l'échange

Que faut-il retenir ici? Que je n'aurais jamais écrit cet article sans Delphine, Pol, Peter, Alain-Guy et les autres. Sans cet échange amical, j'aurais répondu à l'attente de mes maîtres. A travers l'échange, c'est un nouveau sujet d'article qui s'est dévoilé « en racontant ». Et moi, qu'ai-je retenu de mes maîtres? L'envie d'être comme eux, savants, parfois brillants, et plus libres que je ne l'étais alors. Qu'ils racontaient bien les histoires et qu'ils étaient captivants. Mais qu'ai-je retenu de leurs cours? A peu près rien. Et c'est tant mieux. C'est cet oubli qui a fait naître en moi le besoin de retrouver par mes propres moyens ces discours séduisants et bienveillants. Qu'ils en soient ici remerciés... ■

PS: bénédiction à mes élèves: étudiez sérieusement, oubliez tout, portez-vous bien...



crédit photo: D.R.

grandes œuvres patrimoniales, sont « velues ». Ces adjectifs me font sourire au moment où je les prononce, et c'est un sourire communicatif. Que retenir de tout ce fatras? Que les enseignants doivent sourire et raconter des histoires? Peut-être. Assurément que la classe est d'abord le lieu d'une rencontre entre des élèves qu'il faut convaincre (il le faut car le savoir éclaire et même s'il n'empêche pas la formation des nuages, il les dissipe rapidement) et un professeur qui veut convaincre (il le veut, il le